CALIXTHE BEYALA

Seul le DIABLE le savait

ROMAN

LE PRÉ AUX CLERCS

SEUL LE DIABLE LE SAVAIT

8° Y²
106280

DU MÊME AUTEUR

C'est le soleil qui m'a brûlée, Stock, 1987

Tu t'appelleras Tanga, Stock, 1988

838818

CALIXTHE BEYALA

SEUL LE DIABLE LE SAVAIT



Le Pré aux Clercs

DL-10071990-19641

ISBN 2.7144.2476.7

Copyright © Belfond - Le Pré aux Clercs 1990



A grand-maman Calixthe...

Dans la famille nous aimons les grands projets. D'ailleurs, j'en ai un : DEVENIR.

La vie. Quelle vie ? La mienne est faite d'oubli et de robes. Pas de murs dans ma chambre. Rien que des robes. Débordantes. Lourdes. Effusion de satins, de soies et de cotons qui camouflent mon corps et établissent le lien nécessaire entre moi et les autres. Sapeuse ? Vous n'y êtes pas. Frimer sur des triples talons à un demi-million, rouler des épaulettes coutures est essentiellement culturel. Les regards s'installent sur moi. Nul besoin de carte de séjour ni de passeport. Visa pour la survie. Que deviendrais-je si ces tissus qui me protègent des autres venaient à disparaître ? Le monde, redoutable oppresseur, sera en colère contre moi. Une avalanche inquisitrice se déversera sur moi : ma couleur d'ébène, mes parents, mon chat, mes habitudes, mes préjugés, ma méfiance, ma haine, ma beauté que je ne vous décrirai pas tellement elle saute aux yeux, mes ambitions, mon âme ! Impossible de me séparer de mes fringues, de les poser, les déposer, les consigner pour m'alléger, car dans la famille nous aimons les grands projets. D'ailleurs, j'en ai un : DEVENIR. Du moins l'ai-je écrit à ma mère pour tuer son inquiétude. Assise devant ma table, jambes écartées, buste penché et plume au poing, j'ai décrit pour la énième fois Paris. Ses habitants et leur étrange apparence de fantômes. Ses métros peuplés de cervelles ouatées. Ses autoroutes. Ville sans larmes, rien que des blessures secrètes. Et Jean-Pierre. Élu à la dimension de mes rêves. Douze livres à la naissance. Accouchement difficile. Un mètre quatre-vingt-quinze pour cent dix kilos à trente-trois ans. Un gros nez. Une bouche de poisson-chat. Un ventre dégoulinant de double vodka. Fonctionnaire des P.T.T. Essoufflé à chaque

pas. Pitoyable au lit. Ce qui cantonne le temps de nos duos sur couchette à deux minutes quarante-cinq secondes les jours ouvrables et à trois minutes dix secondes les week-ends. Il me baise à la manière d'un coq ou d'un canard. A petits coups secs et rapides. Sans doute sa façon de se laisser tomber sur le côté est-elle responsable de cette association d'idées. Toujours est-il qu'une fois son désir craché il me gratifie d'un baiser sur les lèvres, il roule sur le côté et s'endort, heureux de s'être fait l'amour. Et moi, quel plaisir ? L'acte de posséder un homme sans éprouver le moindre sentiment, voilà ma condition, la justification de mon existence, ce qui est déjà plus que suffisant pour me combler ! La recherche du plaisir à tout prix n'est-elle pas simplement le luxe que se paient des individus d'être insatisfaits ?

Mes raisons ? Il faudrait remonter les sources de ma vie, ma vie comme une matière inscrite au programme, immobile. Là. UNE MAISON et sa cavalcade de souvenirs.

*
**

Une maison sans âge. Éternelle. Posée dans l'immobilité de ma mémoire.

Une maison étroite, malgré sa toiture de chaume haute semblable à un képi et où se mêlent sans cesse les odeurs de graisse, de suie, de vin de palme, de hareng fumé, de manioc trempé, de truie. De la véranda, elles vous assaillent, franchissent la porte, sillonnent le salon et vous accompagnent dans les chambres où s'ajoutent les parfums de draps moites, de sueurs, de corps mêlés et de renfermé.

C'est là que je suis née il y a vingt-six ans, au ras du sol, dans ce petit village de la côte Ouest de Wuel. Une peau couleur noix de cola. Des cheveux huile de palme. Un nez plat. Une bouche volumineuse. Et là, je m'arrête pour crier le comble des horreurs : mes yeux, *le diable seul sait* pourquoi, sont gris. Les villageois avec qui je me suis engueulée pour la plupart affirment que je suis albinos. D'autres prétendent que je suis née d'un krumah [1]. Ma mère, une Bantoue aux seins aussi

1. Krumah : marin blanc.

pointus que ses ambitions et à l'aplomb de ceux qui savent dire à chacun que chacun est charmant et qui ne veulent d'histoires avec personne, a réduit les voix en chuchotements en décrétant que, espèce unique, j'étais l'œuvre de deux hommes : un bâtard gréco-bantou, éternel fauché à l'esprit court, aux pieds bots (maman l'aimait pour cela, Dieu me pardonne. Elle disait que ces pieds déformés étaient la preuve d'une âme pure), et un Pygmée dur d'oreille mais le portefeuille plein que Dame ma mère allégeait pour aller flamber dans de grands caleçons en Polyester. De la sorte, elle croyait qu'elle menait grand train et qu'elle avait réussi sa vie.

Choses permises, choses interdites, vertu transgressée, la loi de l'amour érigée en guillotine du défendu !

Elle... Dame ma mère était de celles par qui le scandale arrive. Pourtant, elle oubliait ceux qui la condamnaient pour chercher avec moi le trou du nez des oiseaux et ce quelque chose avec un tout petit brin de bleu, comme bleuet, mais pâle, très pâle, qui palpitait dans l'air de mon enfance.

Je sautais sur les genoux de l'un, tirais la barbe de l'autre. L'un me torchait tandis que l'autre me saoulait au vin de palme. Un baiser sur le front. Le soleil tape, tape dessus. Un baiser sur les bouts des doigts.

— Viens dans les bras de papa, ma puce.

— Fais donc un bisou à papa bon Blanc.

— Tu ne trouves pas qu'elle me ressemble ?

— Elle a les yeux de ma pauvre mère.

— Ce front est de famille.

— Tout mon caractère, je te dis.

Lui. Lui. Eux, mes pères.

Elle, Dame ma mère.

Moi, leur fille.

Éclosion de l'impossible.

Il fallait beaucoup de génie pour éviter les brûlures de l'amour.

Et Dame ma mère en avait.

Assise sur une natte, l'expression douce, la respiration satisfaite, elle chassait une mouche sur ses jambes ou sur ses petites oreilles bien collées, qui semblaient ne pas entendre mais qui entendaient tout, approuvait l'un, ajoutait un détail à

telle remarque, puis tournait l'œil vers moi, émue. Si émue, ma maman, devant sa propre importance. Si heureuse, ma Dame, que ses éblouissantes dents acérées affichaient un sourire étrange.

Certes, étrange elle l'était, cette grande Bantoue dont le regard ardent, résolu, n'admettait pas l'ombre d'une contradiction. Mais, dans ma famille, il y avait beaucoup de choses qui n'étaient pas très claires. Je ne croyais décidément pas à ma naissance miraculeuse. Dame maman tenait mes papas accrochés à ses reins. On disait qu'elle avait obtenu son pouvoir par des macérations, des drogues d'eaux velouteuses, administrées subrepticement à mes pères pour les lier, les retenir, aliéner leur volonté à un degré tel qu'ils avaient fini par rester insensibles au charme d'autres femmes. C'étaient des « bruits ». Et ensuite la voix du gosse-pas-méchant : « Demande à ta mère. » Et encore des gosses-pas-méchants, pas prêts à m'encercler dans leur ronde, ni à jouer avec moi au cochon pendu à la balustrade d'une véranda. Les murmures, les sous-entendus, et les villageois qui se taisaient et changeaient de sujet dès qu'ils me voyaient. Tout cela me donnait à penser qu'avant ma naissance il s'était passé quelque chose que j'ignorais. Comme si j'étais d'une taille que leur vue ne pouvait tolérer. Rien de tout cela n'avait eu d'importance tant que 666 n'était pas venu, en cette fin de journée, obligeant Dame maman à détourner le regard et à crier ailleurs, me poussant à désirer carrément une explication.

666 n'était pas vraiment laid. Mais sa tête d'une banalité remarquable ne pouvait plaire à personne. Son front était pointu sur le devant. Sa nuque longue. Ses yeux en forme de billes semblaient, vus de loin, deux trous noirs. Des plis de chaque côté des lèvres donnaient à penser qu'il sortait d'une grande déception, mais ce n'était qu'une impression. A sa vue, mes papas baissèrent la tête et ne lui dirent pas bonjour, je ne savais pas pourquoi, sans aucune raison sans doute. Il me pinça les joues, ce qui me déplut, et je revis le gosse-pas-méchant me dire : « Demande à ta mère. »

— C'est toi ? interrogea Dame maman.

— Ou ce qu'il en reste, répondit-il.

— Comment va la vie, femme, à part les tracasseries ?

Comme Dame ma mère éclatait de rire, cela me donna envie de hurler alors qu'il n'y avait pas de quoi.

— Le ciel s'assèche un peu, dit-elle. Mon dos me fait souffrir.

Il grimaça comme s'il avalait quelque chose d'amer.

— Ne m'en parle pas. J'ai aussi ce truc, juste au commencement des fesses...

— Tu veux boire quelque chose ?

— Un verre d'eau, ça suffit. Faut pas trop demander.

— Et lui ? T'as entendu quelque chose ? Des nouvelles ?

666 baissa les yeux sur ses pieds.

— J'en sais pas plus que toi. Oui, il y a longtemps. Longtemps.

— Tu me dirais si tu avais des nouvelles, pas vrai ?

— Bien sûr, bien sûr. Peut-être qu'un jour...

— Pas la peine ! Je préfère penser qu'il a oublié.

— Peut-être bien que non ! Faut que je parte.

— Tu préfères pas rester un peu ?

— Je vais préparer mes bagages. J'ai assez donné. Treize ans au service du chef ! Je vais dès demain matin tenter ma chance en ville.

Je regardai Dame maman, son visage que soudain le chagrin mangeait. Le sang avait disparu de ses joues. A sa place, une sorte de sanglot flottait.

— Munda, si jamais tu le vois, dis-lui que... Non, ne dis rien du tout.

666 pivota sur ses talons et contempla l'escalier de terre rouge. Résolu, il se précipita vers la porte. Quand il l'atteignit, il revint sur ses pas, se pencha vers Dame maman jusqu'à avoir ses lèvres épaisses collées tout contre ses oreilles et lui chuchota quelque chose. Dame maman leva la tête, regarda autour d'elle en fronçant le nez. La désapprobation de mes papas flottait lourdement. Elle soupira, se redressa une fois de plus pour renifler les relents de leur désaccord.

— J'aime pas ça !

Le Pygmée toussa et se retourna. Le bon Blanc profita de l'occasion que lui donnait ce mouvement pour bouger lui aussi.

— Je veux être libre !

Elle se leva et se dirigea vers la porte. 666 lui emboîta le pas.

— A tout à l'heure ! cria-t-elle.

— Où vas-tu ? demanda le bon Blanc en bondissant vers elle, le visage courroucé, et en espérant naïvement qu'elle allait se rasseoir.

— Je sors.

— Pas question ! dit-il en lui agrippant les bras.

— Lâche-moi ! Tu me fais mal !

— T'auras encore plus mal si tu persistes à vouloir sortir.

— C'est le chef qui demande à voir Bertha, balbutia 666. C'est urgent.

— On t'a rien demandé, esclave !

— Je ne suis l'esclave de personne. Per-son-ne ! répéta-t-il avec fureur en agitant le bras en l'air.

— T'es bête et ça suffit ! File.

— J'en ai assez ! J'en ai plus qu'assez !

Vexé, 666 sortit en claquant la porte. Mains aux hanches, Dame maman nargua le bon Blanc, courroux aux lèvres.

— Bravo ! Tu peux être fier de toi, vraiment !

— Ne crie pas, s'il te plaît, dit le bon Blanc d'une voix calme, mais ennuyée, en agitant des mains apaisées. Tout cela, c'est l'approche de tes règles. Viens, viens t'asseoir. Je vais te servir une calebasse de vin de palme et tout ira bien.

— Non !

— Si mes oreilles ne me trompent pas, dit le Pygmée qui n'avait pas compris un traître mot des dernières tirades, j'ai cru entendre quelqu'un dire non. Qu'est-ce qui se passe ici, hein ?

Il tendit ses oreilles anormalement grosses, épaisses, décollées d'une façon singulière, et ouvrit grand ses yeux pour suivre les mouvements des lèvres.

— Le chef désire voir Bertha et...

— Pas question ! trancha avec indignation le Pygmée. Elle doit préparer le dîner.

— Mégri peut le faire ! J'en ai marre, vous m'entendez ! Marre, dit Dame maman en se laissant tomber brusquement sur une chaise. Allez tous vous faire foutre !

Elle se couvrit le visage des deux mains et resta quelques

minutes silencieuse. Le bon Blanc lui tendit une calebasse de vin de palme qu'elle refusa.

— As-tu jamais eu faim ? demanda-t-il.

— Je n'ai jamais eu faim.

— As-tu jamais eu soif ?

— Je n'ai jamais eu soif.

— Alors ?

— Je veux qu'on me laisse tranquille, vous m'entendez ? Tran-qui-lle ! C'est de moi qu'il s'agit. Je veux mon corps. Si vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez tous vous en aller. Je n'ai pas besoin de vous. Quant au dîner de ce soir, débrouillez-vous tout seuls.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demanda le Pygmée, sourcils froncés.

— Elle dit que la petite pourra préparer le dîner.

— Tu n'y penses pas ! Elle n'a que seize ans.

— Raison de plus.

— T'es pas sérieuse, hein, dis ? Pense qu'elle peut se brûler.

— Tant pis. C'est une femme. J'espère qu'elle sera indépendante. Pas comme moi... Pas comme moi.

— Tu navigues en plein dans la mélasse, dit le Pygmée en bourrant sa pipe. Ah ! ces histoires de Blanc, ajouta-t-il, méprisant.

— Nous, au moins, nous sommes civilisés, intervint le bon Blanc. L'hygiène, c'est pas le fort des broussards [1].

— Qu'est-ce qu'il raconte, celui-là ?

— Je disais que la saleté ne tue pas les broussards.

— Tu peux la boucler, t'es rien du tout. Ni blanc ni rien.

— Je suis son père et j'ai mon mot à dire.

— Père ? Vraiment ? Hein, Bertha, dis-lui la vérité.

Le regard du Pygmée passa du défi à la colère. Brusquement, il se leva. Il la saisit aux épaules des deux mains. Il les retira et les laissa pendre le long de son corps. Ses yeux circulèrent de Dame maman à moi, de moi au bon Blanc. Celui-ci blêmit. Il paraissait pourtant calme. Ce qui se passait en lui, *seul le diable* aurait pu nous le dire.

---

1. Façon méprisante de désigner les villageois.

— Espèces de porcs ! grommela Dame maman entre ses dents. Vous ne comprenez rien, vous ne comprendrez jamais rien. Peut-être est-ce un luxe que de se faire comprendre de nos jours.

Coupez. Fin de séquence.

Elle s'en alla chez le chef, sans qu'aucun des deux hommes réagît, comme si une force souterraine avait miné leur volonté. Ils restèrent là. Muets. Désorientés. Je ne crois pas me tromper en disant qu'ils avaient peur.

Peur de la vérité du gosse-pas-méchant qui avait dit : « Demande à ta mère » ; peur que Dame ma mère, soudain lassée, ne les abandonne, les laissant dans l'ombre envahissante des souvenirs. Souvenirs puants des sueurs sur les corps. Puants souvenirs des baisers, des sourires, des murmures, des pots de chambre, des casseroles, du mafé. Peur.

Mais moi, moi la fille au cheveu rouge que tout le monde semblait avoir oubliée, moi qui ne savais apparemment pas pourquoi j'étais là, au lieu de m'en aller et de disparaître, je restai là. Bien en évidence. Des larmes roulèrent sur mes joues, charriant la coulée des gestes quotidiens, à la recherche de l'infime vibration du passé. Mon corps avait besoin d'un maximum d'affection, d'amour, de sécurité. Sans mes pères, je craignais que le futur ne se révèle inharmonieux, un futur où les journées s'écouleraient, dures, ardues, m'obligeant à écarquiller les yeux vers un ciel qui n'offrirait plus rien. Il me faudrait évoluer désormais dans un jour opaque qui ne s'élèverait jamais, survivre dans le crépuscule d'une nuit qui ne tomberait pas. Je savais cela et je pleurais.

— Qu'est-ce qu'elle a, la pupuce ?

— Mais elle pleure ?

Ça, évidemment que je pleurais. Que pouvais-je faire d'autre ?

— Guiliguili, dit le Pygmée en me prenant dans ses bras, oublieux de mon âge.

— C'est rien, mon trésor, fit le papa bon Blanc en me caressant les cheveux. Papa bon Blanc va t'offrir une grosse canne à sucre.

— Je ne crois pas que je pourrais l'avaler.

— Tu veux quelque chose d'autre ?

— Oui.

— De quoi s'agit-il, Mégri ?

— « Lâche », qu'est-ce que ça veut dire ?

— Oh ! « Lâche ». Qui t'a dit cela ?

— Je l'ai lu dans un livre.

— Tu es sûre que t'as pas envie de boire un peu ? Du thé, par exemple ?

— « Lâche », c'est quoi ?

— Mmmm. Par exemple, une personne qui fuit devant ses responsabilités est un lâche.

— Et vous ?

Mon papa bon Blanc était très fier de ses origines. Dans les cas où il était particulièrement choqué, il avait l'habitude de froncer les sourcils, de croiser les bras et de sortir ses épaules en regardant autour de lui sans proférer une parole. C'était un homme grand et maigre, dans la force de l'âge. Son nez droit était légèrement busqué, ses joues rondes et jaunes. Ses cheveux noirs et ondulés commençaient à grisonner sérieusement. Ayant eu dans sa jeunesse la faiblesse de penser que ses succès auprès de la gent féminine étaient dus à leur brillance et s'entretenant dans cette conviction, il les plaquait à la brillantine sur son crâne.

— Il faut y aller, dit le bon Blanc d'une voix résolue. J'en ai assez ! Plus qu'assez de toute cette foutaise.

— Aller où ?

— La chercher.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Mmm. T'es-tu jamais demandé pourquoi Bertha se conduisait comme cela ?

Il se mit à arpenter la pièce, mains dans le dos. Il parla précipitamment. Des femmes. Du comment et du pourquoi. De leurs attitudes. S'ils ne faisaient rien, ils se trouveraient destitués de leurs rôles d'époux et de père. Leur disgrâce serait l'effet d'un manque d'autorité. Il discourut longtemps, et nous stupéfia en exposant l'idée selon laquelle la sensiblerie et même les larmes, judicieusement mêlées aux reproches et aux menaces de rupture, remettraient de l'ordre.

— Peut-être. Mais si ça tournait mal ? demanda le Pygmée, quelque peu inquiet.

— Impossible ! Elle est plus noyée que tu ne le penses. Sans tes sous...

— Tu peux dire...

— Alors ?

— Allons-y.

⁂

La maison du chef était située à la place du village. Elle était peinte aux couleurs du jeune drapeau de l'indépendance. Dans la cour, des arbres fruitiers. Manguiers. Corrosoliers. Avocatiers. Dans leurs replis cachés, des noyaux somptueux, aux textures d'écaille, d'ébène ou d'acajou poli. Parsemées çà et là de petites cabanes en forme de ruche, aux volets ouverts, écartés comme des cuisses de femme, cabanes où nichaient les épouses du chef. Des gosses nus jouaient, riaient et s'interpellaient d'une voix aiguë. Dès qu'ils nous virent, ils cessèrent leurs jeux et s'approchèrent de nous.

— Vous venez voir notre père ? Il n'est pas là, dit le plus âgé sans qu'il fût besoin de lui poser la question.

— Où est-il ? interrogea le Pygmée dont la colère faisait grésiller la voix.

Les enfants, comme un ballet dirigé par un chef d'orchestre invisible, haussèrent les épaules.

— Vous ne savez pas à quelle heure il reviendra ?

Cette fois, ce furent les têtes qui nous répondirent, synchronisées.

— Je m'y attendais un peu, dit le bon Blanc qui commençait à devenir d'humeur enjouée. L'enfant est rusé, on ne jouera plus à « Si tu me trouves, je vais en enfer avec lui ».

— Cesse ces mots d'esprit stupides, interrompit le Pygmée. Ils ne font rire personne.

— Je vous en prie, arrêtez de vous quereller ou je m'en vais.

Je m'apprêtais à tourner le dos et à m'en aller quand une des épouses du chef sortit d'une case.

Elle était belle, grande, pleine et traînait à sa suite une

odeur de sel, de jus de citron et d'orange amère. Ses cheveux tressés en de minuscules nattes à l'aide des rajouts traînaient jusque sur ses fesses. Ses joues rondes et lisses telle une poupée d'ébène mettaient de prime abord en confiance. Ses yeux étaient perçants. L'expression du visage semblait douce. Elle marchait avec aisance et sans précipitation, comme si rien ne pressait. Elle avait un pli de mépris mêlé d'assurance au coin des lèvres, peut-être ne s'en apercevait-elle pas ? En l'observant attentivement, on pouvait voir qu'à l'approche de la quarantaine cette *Vénus de Milo* africaine se fanerait. Le visage s'empâterait ; ses dents si blanches noirciraient au contact de la prise ; sa peau si noire, si luisante, deviendrait grise, peut-être verdâtre. Le ventre tomberait bas. Oui, il y aurait des empâtements, des boursouflures par-ci, par-là ; des coins de son âme laissés totalement inachevés, des reprises, des brutalités. Et les hommes ne la regarderaient plus, à moins de l'inventer. Bref, une beauté du diable, envoûtante, électrisante comme la foudre et de la même durée.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle en plantant ses yeux dans ceux de mon papa bon Blanc.

Il voulut parler, mais perdit contenance au point de ne pouvoir articuler un seul mot. Il se contenta de regarder fixement la femme comme tombée de la première pluie.

— T'as perdu ta langue ou quoi ? Je te parle et tu ne daignes pas me répondre. Que viens-tu faire ici ? Que veux-tu ?

— Je... Je..., bredouilla mon papa bon Blanc. (Au comble de la gêne, son teint virait au pâle.) C'est-à-dire que... C'est que...

— D'où sort cet idiot ? s'exclama la femme exaspérée, les deux bras levés au ciel. Il en traîne de ces monstruosités, dans ce village !

— Pardonnez à mon ami, madame, intervint mon papa pygmée. Il n'est ni idiot ni rien. Vous êtes sans doute la nouvelle épouse du chef et, comme nous n'avons pas encore eu l'occasion de nous rencontrer, je me présente : Kwokwomandengué, pour vous servir.

Rassurée, elle esquissa un sourire, lui tendit des doigts bagués qu'il baisa goulûment comme il l'avait vu faire dans les

films. Le bon Blanc regardait cette scène perplexe, mais cette perplexité fut de courte durée et fit place à une colère comique. Il fixait des yeux méchants sur le couple qui continuait à se faire des politesses sans lui prêter attention.

— Sois calme, papa, lui chuchotai-je, et ne fais pas cette tête-là...

J'avais proféré ces paroles sans arrière-pensée, presque sans réfléchir. N'empêche qu'elles produisirent un effet désastreux. Il se retourna vers moi, le regard haineux. Tout son dépit semblait se concentrer sur ma personne. Il me prit par les épaules et se mit à me secouer. L'émoi fut général. La dernière épouse du chef poussa un léger cri. Les enfants s'arrêtèrent de jouer. Mon papa pygmée opéra une volte-face. Mais le bon Blanc se ressaisit aussitôt et me caressa les joues.

— Il ne faut pas, petite, se mêler des affaires d'adulte, dit-il d'une voix douce. C'est une question d'éducation. Que penserait de nous madame si elle s'apercevait que t'es une gosse sans gêne ? Qu'en dites-vous, madame ? ajouta-t-il en tournant l'œil charmeur vers Ngono (c'était le nom de cette charmante personne) que la surprise et la perplexité avaient figée sur place, mais qui continuait à observer la scène, les yeux ébahis.

— Bien sûr, bien sûr, balbutia-t-elle. Mais excusez-moi, j'ai été si surprise par votre réaction...

— Avez-vous des enfants ?

— Pas encore.

— Je comprends, je comprends. La main dure avec les enfants, c'est payant, m'dame.

— Je ne suis pas d'accord avec vous. J'ai lu dans un livre qu'il faut traiter les enfants comme les adultes, leur parler, leur dire la vérité pour en faire des hommes, des vrais.

— Histoire de Blancs, madame, oubliez tout cela, ça ne peut vous faire que du mal.

Le Pygmée y alla d'un grand éclat de rire. Son rire dura un moment. Et sans savoir comment, il devint communicatif. Ngono rit à son tour. Mon papa bon Blanc, pensant sans doute que cette hilarité était provoquée par sa réflexion de génie, rit plus bruyamment encore, ce qui provoqua en lui une effrayante quinte de toux.

— Ça va ? interrogea Ngono en lui tapotant le dos. Tenez,

venez vous asseoir, nous allons vous servir une calebasse de vin de palme, ça vous calmera.

Elle le soutint et le fit asseoir sur un banc sous la véranda. Elle interpella un gosse, lui demanda de lui apporter du vin de palme, elle tendit la main vers le bon Blanc, lui caressa les cheveux, puis regarda ses doigts maculés de brillantine. Elle les porta sur ses épaules, fit comme si elle les massait, en profita pour s'essuyer les mains.

— Vous ne m'avez toujours pas dit ce qui vous amène, dit-elle de sa voix traînante. Peut-être est-ce indiscret de poser cette question ?

— Mais non ! Mais non ! répondit mon papa pygmée d'une voix où perçait encore le rire. Nous voulons voir votre mari.

— Pourquoi ?

— Privé, répondit le Pygmée.

— Comme vous voulez, dit la chef, hautaine soudain. Il est sorti et je ne saurais vous dire l'heure de son retour. Si vous n'êtes pas pressés, vous pourrez l'attendre. Sinon...

— Ne vous inquiétez pas, dis-je en prenant place sur le banc à côté du bon Blanc. Nous avons tout notre temps.

— A votre guise, répondit-elle.

Elle pivota sur elle-même et s'en alla, droite, vers sa case.

Le bon Blanc la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparût. Il poussa un soupir et fixa le sol. Le ciel était d'un ocre éblouissant. La terre, couleur latérite, recrachait les bouffées de chaleur dont elle s'était gavée dans la journée. Puis ce fut l'obscurité. Les enfants disparurent. Dans les cases, les femmes allumèrent les lampes à pétrole et servirent le repas du soir. Nous étions seuls sur notre « banc-soucis ». Mon cerveau en profita pour ouvrir ses portes aux fantasmes. J'imaginai le chef, cloisonné dans une baraque, nous lorgnant par quelques fissures invisibles, exultant devant cette famille incongrue à qui on avait enlevé la mère.

J'étais très affectée, ébranlée. Personne au monde n'était aussi peu doué pour attendre que moi. Je n'ai d'ailleurs jamais su pourquoi, à ces moments-là, mon esprit se détraquait, j'avais l'impression d'être cueillie en terrain sûr et déposée sur la paroi d'une falaise.

Je râlais après ces adultes et leurs problèmes compliqués

qui ne me concernaient pas. Mais je restais clouée à mon pilori, saisie par un besoin à la fois confus et impérieux de connaître le dénouement de l'affaire. Pendant ce temps, la nuit splendide gagnait, nous recouvrait de sa masse d'obscurité et de moiteur, entraînant avec elle sa suite étoilée ; puis la lune fit son apparition. Pleine. Impertinente. Narquoise. Le monde des ténèbres s'éveillait. Je voyais se dessiner la petite silhouette des oiseaux de nuit, avec une sorte de fascination envieuse. C'est alors que je me levai, et mon geste fut si brutal que mes pieds s'écrasèrent sur le gros orteil du Pygmée. Il le retira en poussant un hurlement.

— Qu'as-tu ? interrogea le bon Blanc sans s'alarmer.

— C'est Mégri. Elle m'a marché dessus. Quelle peste !

— Ça fait mal ?

— Mais bien sûr. Quelle question stupide ! Pas étonnant que la petite soit ainsi. C'est certainement son côté blanc. On a trompé Kwokwomandengué ! On l'a indignement trompé ! ajouta-t-il d'une voix larmoyante.

— Tant pis pour toi si tu n'as rien compris à la vie. T'as qu'à aller t'instruire à l'école des bonnes manières, répliqua le bon Blanc d'un ton méprisant, sentant que c'était le moment d'envoyer son homme sur les roses.

— Tu peux rester là, rétorqua mon papa pygmée en faisant mine de partir. Moi, je m'en vais.

— T'as pas le droit de nous laisser plantés là.

— Reste si cela te chante. Je préfère m'en aller. La nuit portera conseil.

— Tu as raison. La nuit porte conseil.

— Tout ce temps pour rien ! m'exclamai-je. Quand on commence quelque chose, il faut aller jusqu'au bout ! Parole de mes parents.

— Il y a des cas particuliers, petite, dit le bon Blanc en m'ébouriffant les cheveux.

Nous n'avions pas traversé la cour que résonnèrent des bruits de pas et retentirent des voix. Il était évident qu'il s'agissait du chef. Tripotant sa boîte à prise rouillée et humant une odeur de peau invisible, le Pygmée demanda :

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Le bon Blanc haussa les épaules et alla reprendre sa place sur le banc. Le Pygmée l'imita. Moi aussi.

Ce n'était pas le chef, mais trois hommes dont l'un nous était totalement inconnu. Les deux autres étaient des jumeaux, qui se ressemblaient tellement qu'ils avaient fini par épouser deux sœurs. C'étaient deux gaillards trapus à la physionomie noiraude qui narguaient le village avec une impudence si évidente qu'on aurait pu le leur pardonner en prétextant la bêtise. Mais ils étaient loin d'être bêtes. Ils s'approchèrent de nous.

— Mais c'est la famille miraculée au grand complet ! Vous venez voir le chef, sans doute ? Mais que constatons-nous ? Il manque quelqu'un d'une très haute importance : la maman. Elle doit certainement chasser les moustiques sur le nez du chef. Que deviendrions-nous si le chef attrapait le palu ? Vous devriez être décorés pour votre sens du patriotisme, vraiment.

Mon papa pygmée se leva brusquement. Il tremblait des pieds à la tête.

— Arrêtez-moi, dit-il, la voix vacillante, arrêtez-moi ou je vais les tuer !

— Calme-toi, petit frère, firent les jumeaux en lui tapotant les épaules. On n'a rien dit qui puisse te mettre dans un tel état. Regarde le bon Blanc, il n'a pas bronché parce qu'il sait que nous vous aimons bien. N'est-ce pas, le Blanc ?

— Moi, à votre place, je surveillerais ma langue.

— Mais quelle mouche les a piqués ! Décidément, ils sont tous deux de mauvaise humeur. Allons, foutons le camp. Mais auparavant nous vous confions l'Étranger. Il vient de loin. Prenez soin de lui. Il veut voir le chef, lui aussi.

Ils s'éclipsèrent.

Celui qu'ils appelaient l'Étranger et dont personne ne saurait le nom était grand. Ses bras minces et musclés. Son tronc droit comme un « I ». Ses cheveux coupés court recouvraient son crâne d'une ombre légère. Le visage ainsi rendu à sa pure nudité apparaissait dans sa beauté, sans interférence ni rien qui pût en modifier les proportions ni en voiler les imperfections.

Il était vêtu d'un grand boubou qui avait dû être blanc mais portait le deuil de sa blanchisseuse. Cependant, ce qui me

frappa tout de suite, c'est que cet homme-là, malgré la fatigue, la saleté, la poussière des routes, luisait. Oui, fourbu mais luisant, imitant en cela certaines plantes stolonifères comme les pieds des noisetiers ou des fraisiers qui croissent couchés sur le sol, s'enracinent et bourgeonnent.

Il s'assit à côté de nous et posa son balluchon sur ses genoux.

— Vous venez de loin ? interrogea le bon Blanc avec une curiosité particulière.

— Oui, répondit-il distraitement.

— Et vous allez rester longtemps parmi nous ?

— Oui, si le chef le permet.

— Où étiez-vous avant ? Que faisiez-vous ?

— Je viens de loin. Je faisais tout et n'importe quoi.

— On peut savoir votre nom ?

— On m'appelle l'Étranger.

Et sa voix était si basse et si rauque que nous nous entre-regardâmes. Nous entendîmes la voix, le nom ensuite seulement.

— Vous n'avez pas un nom de famille, Étranger ? lui demanda le bon Blanc.

L'Étranger secoua la tête et se pencha en avant pour ôter ses sandales. Il retroussa son pantalon sur ses genoux et je vis que ses pieds étaient enflés. Il n'éprouvait aucun plaisir à converser avec le bon Blanc. De même, s'il répondait à ses questions, ses raisons dérivaient de la politesse plutôt que d'une impulsion de sympathie. Quant à mon papa pygmée, il était évident qu'il était encore en proie à la colère, ou du moins à la jalousie. Ses yeux brillaient d'une fureur irrépressible. De temps à autre, il marmonnait des phrases incompréhensibles, levait les bras au ciel et jurait. J'osais à peine respirer, observant soigneusement ce voyageur fourbu et luisant, l'imaginant dans la peau de ces hommes qui, en temps de guerre, erraient sur les routes des campagnes, hébétés mais persévérants, à la recherche d'une femme, d'un enfant, d'un cousin disparu, gardant jalousement pour eux les raisons qui les poussaient d'un endroit à l'autre.

— Il y a longtemps que vous attendez le chef ? demanda-t-il sans lever les yeux.

— Une éternité ! brailla le bon Blanc. J'en ai marre d'attendre ! Je me demande ce que vous feriez à ma place, si vous appreniez que votre femme vous trompe.

— Le linge sale se lave en famille, fit le Pygmée en jetant un regard courroucé vers le bon Blanc.

— Peut-être ! Peut-être ! glapit le bon Blanc. Mais il est notoire qu'un tiers, dénué de tout intérêt dans l'affaire, voit mieux le problème. Qu'en dites-vous, mon ami ?

— Bien sûr ! Bien sûr !

— Tu vois que j'avais raison, fit mon papa bon Blanc, le visage triomphant. Puis, se tournant vers l'Étranger, il insista : Alors ?

— La femme est comme un parfum et, comme celui-ci, elle s'évapore même si portes et fenêtres sont fermées, dit l'Étranger. Essayer de l'attraper, de l'emprisonner, c'est tout comme attraper par la queue un oiseau qui s'est envolé. Rentrez chez vous, reposez-vous, demain vous verrez les choses d'un tout autre œil.

— Paroles de sage, articula le bon Blanc.

— Moi je reste, grogna le Pygmée.

— A votre guise, rétorqua l'Étranger. Une cigarette ?

Mon papa pygmée n'eut pas le temps de répondre. Un homme traversait la cour à petits pas pressés. C'était le chef. Et, bien avant d'arriver devant la porte, il se mit à crier :

— 666 ! 999 ! 666 ! 999 !

Deux hommes sortirent des cases. L'un à main droite du chef, l'autre à main gauche, un vieux fusil de chasse suspendu aux épaules. Il leur fit signe de ne plus bouger et ils s'immobilisèrent là où ils étaient. De l'index il leur intima l'ordre de fouiller la maison. L'un des hommes entra par la porte de derrière tandis que l'autre prenait celle de devant, fusil en avant, prêt à étriper l'intrus. Pendant le temps que 666 et 999 mirent à regarder ce qu'il y avait à regarder, le chef, tremblant de tous ses membres, alluma une cigarette, la fuma en tenant la tête aussi haute qu'il pouvait afin que personne ne pût le traiter de poltron, quoique son esprit tourmenté lui donnât le sentiment d'en être un. Depuis l'affaire Manioc qui avait vu les habitants d'un village égorger et manger leur chef sans qu'un frisson de dégoût vînt hérisser et durcir leur chair comme mille cheveux

dans le froid, même sa propre ombre lui arrachait des tressaillements. Il savait que, derrière la tête basse et le sourire mielleux de ses sujets, l'esprit de rébellion et de destruction poursuivait sa route. Et que cet esprit imprévisible pouvait mugir tel un taureau ou tout autre animal du même genre et faire des choses incroyables. Saisir un rasoir et couper une tête comme on craque une allumette. N'importe quoi. Et tandis que 666 et 999 fouillaient la maison, cette vérité se balançait sous ses yeux comme un épouvantail.

Bientôt 666 et 999 apparurent, tenant par le collet une jeune femme qui tenait elle-même un bébé dans ses bras.

— Qui est-ce ? demanda le chef.

Ils ne savaient pas. Ils l'avaient trouvée cachée derrière une armoire, allaitant le bébé.

Il observa la femme de plus près. Sans un mot, elle déposa le bébé aux pieds du chef et s'éclipsa. Mes papas tirèrent leur conclusion et me chuchotèrent leur pensée : Il y avait au tréfonds des larges yeux noirs de la fille, loin derrière l'absence d'expression, un égarement propre à ces femmes à qui on avait promis de ne pas donner un enfant, qu'on avait donné quand même. Un enfant qu'elle ne pouvait simplement pas aimer, incapable de l'entretenir. Cela était arrivé à un de leurs copains, à la différence près que la femme avait apporté un bébé mort et que celui-là était bel et bien vivant.

Les épaules du chef s'affaissèrent. Pourtant, personne ne pouvait l'accuser. Chacun savait que quelque chose d'ignoble se cachait sous l'apparence de jeunes filles et corrompait jusqu'au sang le plus droit des hommes. Ne voyait-on pas les villageois, en manque de femmes ou rêvant d'une de ces fées démoniaques, faire le charivari avec une génisse, une chèvre ou un âne ? Ou encore ces filles du samedi soir, qui venaient au moment des récoltes de cacao, quand les hommes touchaient les salaires. Talons hauts, bouches agrandies au rouge, ongles laqués, elles faisaient la chose dans les champs derrière les palissades ou dans les cabinets. Il y en avait qui la faisaient debout, appuyées aux portes. Une fois de plus, le chef devrait demander à sa première épouse de l'aider alors qu'il était censé, lui, protéger sa famille ! Il avait aimé la femme au moment où la lune était à l'endroit qu'il voulait qu'elle soit,

pour qu'il n'y ait pas de bébé. Voilà qu'on lui en ramenait un... Il avait raté son coup, une fois de plus... Tant pis ! Il y aurait bien chez lui une petite place pour le bébé au passé creux.

Il ordonna à 666 d'appeler sa première épouse, qui avait encore sur sa robe les taches de lait de son dernier-né. Elle arriva aussitôt. Toute autre femme aurait pleurniché, larmoyé devant ce souffle violent du destin. Toute autre femme lui aurait lancé un regard de colère, au moins de reproche parce que l'infidélité s'était matérialisée, plus outrancière qu'une insulte. Mais elle le regarda posément, calmement, déjà prête à accepter, à excuser un homme que les besoins entraînaient toujours loin, hors d'elle. Acquiesçant d'avance, disant d'accord, très bien parce qu'elle était persuadée qu'à long terme ses derniers élans seraient pour elle. Pas de culpabilité. Pas de fautif. Le visage immobile, elle se baissa, prit le bébé dans ses bras et disparut derrière la case en chantonnant. Peut-être était-ce de l'amour que je vis dans les yeux de sa femme — simple et affiché, à la manière dont les juments, les prêtres et les enfants vous regardent : avec un amour qu'il n'est pas besoin de mériter. Toujours est-il que ce regard procura au chef un regain d'autorité et de courage. Il se tourna vers 999 :

— Pourquoi les lampes ne sont-elles pas allumées ?

— C'est juste que...

— Y a un problème ?

— Non, chef ! C'est juste qu'il faut appliquer la politique de l'austérité, chef, dit 999, prêt à s'étrangler.

— Depuis quand un chef doit-il économiser ? brailla le chef, outré. Que pensera un étranger de moi ? Voilà Ndougué, caporal-chef dans le V^e^ régiment d'infanterie, expressément décoré par de Gaulle. Débrouille-toi et que ça brille !

Bientôt, la lumière violente d'une lampe à gaz jaillit. Le chef, avec des idées pincées sur les convenances, pénétra dans la maison sans nous saluer. 666 nous fit entrer et nous indiqua un long banc de bois noir.

Le chef était assis sur son trône, une vieille chaise à bascule, recouvert d'un tissu rouge or, serti de fausses pierreries qui sautaient au regard comme des braises. Il ne regarda ni mes papas ni moi, comme si nous appartenions à un royaume de fourmis, de scarabées, d'araignées, ou de brins d'herbe, un

royaume de menues choses de la vie, qui ne mériterait pas que l'on s'y arrêtât quelques secondes. Il concentra son attention sur l'Étranger. Puis d'une voix lente, il dit :

— Si c'est pour un prêt que vous êtes là, sachez que les caisses sont vides et qu'il faudra beaucoup de temps aux banques pour imprimer de nouveaux billets. Si c'est pour le reste, parlez toujours.

— J'ai vu la maison, je suis venu. Pas pour de l'argent. Par amitié.

— On se connaît ? demanda le chef en l'observant de plus près.

— Oui. L'Étranger de la V^e^ division d'infanterie. Pour vous servir.

— Je ne me souviens pas de toi, dit le chef en fronçant ses sourcils broussailleux. D'ailleurs, tu n'as pas la tête à avoir fait le même service que moi. (Il le regarda de la tête aux pieds, puis ajouta d'une voix méprisante :) Je cherche en vain ce qu'il peut y avoir entre nous de commun et je ne vois pas.

— Tout à fait d'accord, approuva l'Étranger sans l'ombre d'un ressentiment. Maintenant que je vous vois vraiment, il n'y a assurément rien. Je vous prie de m'excuser, continua-t-il en souriant et son sourire était si dépourvu d'inimitié que le chef le considéra de nouveau longuement avec une expression toute différente.

L'Étranger se leva et fit mine de s'en aller.

— Attendez, dit précipitamment le chef, attendez un instant. Tenez, reprenez votre place. Que faites-vous dans la vie ?

— J'ai essayé en vain de l'interroger, dit mon papa bon Blanc, et...

— Tais-toi, fils de rien ! trancha le chef. Alors, mon ami, que faites-vous ?

— Sorcellerie blanche.

— De la sorcellerie blanche ! s'exclama en chœur l'assistance.

— De la sorcellerie blanche..., reprit le chef d'une voix sans timbre, comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Que savez-vous faire au juste ?

L'Étranger dit qu'il serait heureux de parler de son travail s'il avait quelques restes à lui donner à manger et de l'eau.

Le chef fit venir une de ses femmes. Elle lui donna un gâteau de pistache et d'arachide, meilleure chose au monde pour un homme affamé. Il but goulûment à la calebasse de noix piquetée, puis la tendit pour en redemander. Trois fois, l'épouse la remplit et, trois fois, l'Étranger la vida comme s'il venait de traverser un désert... « Il vient de loin », me dis-je. Un de ces vagabonds qui proposent leurs bras contre un peu de nourriture. Boue, écales, feuilles, paille, voilà sur quoi il avait dû dormir sa vie durant... Quant à des draps de coton, il n'en avait sûrement jamais entendu parler ! Il devait, en ce moment même, répéter, imaginer ce qu'il dirait, laisser les mots s'attrouper dans sa tête. Nous pensions tous la même chose.

Quand l'Étranger fut satisfait, il demeura un peu d'eau sur son menton, mais il ne l'essuya pas. Plutôt, il défit son balluchon, en extirpa une loupe, un briquet et autres objets totalement inconnus de moi. Il sortit également un gros livre et un cahier à la couverture noire. Il inscrivit quelque chose en commençant de droite à gauche puis marmonna des phrases tarabiscotées dans une langue que nous ne connaissions pas.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? interrogea le chef, en regardant, tour à tour, 666, 999, mes papas et moi.

Seuls des haussements d'épaules impuissants lui répondirent.

Un sentiment d'inquiétude mêlée d'impatience et de curiosité flottait dans la pièce. Le chef, n'y tenant plus, quitta sa place, et de là où j'étais j'imaginais son cœur d'un rouge vif battre de plus en plus vite. Il se pencha vers l'Étranger. Celui-ci s'était assis, les jambes en tailleur, les yeux fermés, droit, tellement immobile que l'on percevait à peine sa respiration. Son visage du noir avait viré au gris ; ses yeux étaient grands ouverts, étrangement fixés sur le chef. Il ressemblait trait pour trait à un mort. Le chef resta penché sur lui durant deux à trois minutes, hésita et, comme l'Étranger ne bronchait toujours pas, il alla se rasseoir, l'esprit agité.

Quoi ? Un chef craignant un clochard ? Mais si l'homme n'en était pas un, plutôt quelque chose d'autre sous un déguisement ? Un ignoble espion sous l'apparence d'un clochard affamé ? Le chef souffla de l'haleine chaude dans le creux de